

## Condé ou le XVII<sup>e</sup> siècle dans tous ses éclats

### **Le Grand Condé Le rival du Roi-Soleil ?**

Catalogue Snoeck,  
232 p.,  
29 €



Simone BERTIÈRE  
**Condé Le héros fourvoyé,**  
2011 - Éditions de Fallois,  
544 p.,  
24 €



### *Bernard Plessy*

Depuis le 4 septembre et jusqu'au 2 janvier 2017 se tient une exposition au Domaine de Chantilly sur le Grand Condé (8 septembre 1621 - 11 décembre 1686). Henri II de Bourbon, duc d'Enghien, puis prince de Condé à la mort de son père (1646), appelé dès lors M. le Prince. Dans le roman national, comme on dit aujourd'hui, il figure comme un des plus grands capitaines, entendez chef de guerre. De Rocroi (il avait 22 ans, le futur Louis XIV en avait 4) à Seneffe (il en avait 53), il a enchaîné des victoires par dizaines, aussi redoutable dans la guerre de mouvement que de siège. L'exposition et son Catalogue sont conçus comme une célébration du héros : représentations des *Actions du Grand Condé* par Sauveur Le Comte, nombreux portraits, des armes, quelques reliques des vaincus de Rocroi, la chaise du comte de Fontaine, un des drapeaux arrachés à l'ennemi, plans de batailles et de sièges, œuvres d'art, chronologiquement disposés par

thèmes pour retracer la carrière du Prince. Et c'est bien dans cette intention que la dernière pièce, venue du musée d'Orsay, est le fameux tableau de Jean Léon Gérôme (1878), où l'on voit le Grand Condé reçu par Louis XIV au retour de sa dernière victoire de Seneffe. Le Roi est campé en haut de l'escalier des Ambassadeurs, flanqué du Dauphin, entouré de toute la cour en retrait. Perclus de goutte, le vainqueur de Guillaume III d'Orange n'en est qu'à la troisième marche, en habit de parade, chapeau bas, le buste déjà ployé devant son Roi. On entend le silence. La montée est lente, marche par marche : parfaite mise en scène du mot du Roi : « Mon cousin, ne vous hâtez pas. Lorsqu'on est chargé de lauriers comme vous l'êtes, on ne peut marcher vite ». Une image, un mot dans notre album national.

\*

Il faut aller voir l'exposition, il faut s'attarder sur le Catalogue. Mais comment éviter ce qu'on appelle aujourd'hui la problématique du sujet ? Le Catalogue porte en sous-titre : *Le rival du Roi-Soleil ? Prince du sang, prince de Chantilly qui faisait pièce à Versailles ? C'est un peu court.* La problématique qui s'impose est celle de la notion de héros. Oui, sur le terrain, et dès ses premières armes, le héros est indiscutable. Mais vient la triste époque de la Fronde où Condé, insupportable parce qu'indispensable, s'estimant mal récompensé, emprisonné même par la Régente et son ministre Mazarin, n'hésite pas à leur faire payer cet affront en prenant la tête de la Fronde dite des Princes. Échouant à soulever les provinces, il passe au service de l'Espagne. Pendant six ans. Simone Bertière, en sous-titre de sa récente biographie de Condé – elle est excellente : c'est elle qu'il faut lire – écrit : *Le héros fourvoyé.* J'avais d'abord lu : *foudroyé.* Non. Celui qui fut foudroyé à la même époque, ce fut Nicolas Fouquet. À un prince du sang seule pouvait convenir, après la paix des Pyrénées, une longue mise à distance (à Chantilly...) avant le retour en grâce. - Mais peut-on rester un héros, donc exemplaire,

quand on a pris les armes contre son pays ? Les apologistes de Condé ne manquent pas : ils disent qu'il faut faire une lecture historique – et non contemporaine – de l'épisode. Condé obéissait à un honneur de caste qui l'aveuglait, à un héritage familial de haute aristocratie. Ce n'est pas au Roi qu'il en avait, mais « au Mazarin » qu'il détestait. Restent les faits.

Cette problématique n'est pas le but de ces pages. Il faut lire Simone Bertière quand elle établit le bilan nuancé, pondéré, convaincant de ce qu'on peut retenir du Prince, dans lequel, très justement, elle voit un archétype.

\*

Notre intérêt se porte en effet dans cette direction. Condé plus que tout autre est l'homme qui incarne son siècle. De deux façons. Il en accompagne le mouvement, il accomplit en sa personne et sa carrière le passage d'un monde à un autre. D'autre part, comme il a fasciné ses contemporains, il peuple la littérature et, sans avoir lui-même écrit, il exprime son siècle en des pages d'anthologie.

Condé est un des derniers représentants de l'aristocratie indépendante et rebelle. Il n'a de compte à rendre à personne, ne dépend de personne, il se conduit comme il l'entend. À la seule condition qu'il reste à la pointe de son idéal de grandeur. Baroque, flamboyant, personnage de roman, hier *L'Astrée*, aujourd'hui *Le Grand Cyrus* (et Condé est bien sûr Cyrus en personne), il part combattre les Espagnols comme Rodrigue les Maures. Mais cette époque s'achève. À la mort de Mazarin (1631) Louis XIV, à 23 ans, déclare qu'il gouvernera seul, et son pouvoir sera bientôt absolu. Tous les grands seigneurs du royaume, héros ou non, devront se soumettre et finir en courtisans à Versailles. Et ce fut le cas du Prince, mais à Chantilly. Passage du baroque au classique, du féodal attardé à l'honnête homme.

Autre signe des temps, Condé fut ouvertement libertin : vie dissolue, impiété tapageuse, protection des esprits forts. Or voici qu'à 64 ans,

à Chantilly, il revient sur soi, il se reprend, mène une de vie édifiante et fait une sainte mort. Dans le Catalogue, Patrick Dandrey fait bon marché de cette « conversion » : « expression et conduite on ne peut plus ordinaires en son temps. » Voltaire va plus loin : il admirait le héros, il le voit finir comme un sot. « Il éprouva la caducité avant le temps ; et son esprit s'affaiblissant avec son corps, il ne resta rien du Grand Condé les deux dernières années de sa vie. » Simone Bertière est beaucoup plus avisée et connaît mieux son homme. Pour elle, la conversion de Condé « ne ressemble à aucune autre » (p. 463). Son récit fait foi. Il n'était pas facile de ramener tant d'orgueil et de violence à l'humilité et à la douceur, tout en restant soi-même. La Fontaine l'a finement senti. Dans d'étonnantes pages adressées à M. le Prince de Conti (1684), où il compare Condé à Alexandre et à César, il écrit : « N'est-il pas au-dessus de l'homme à Chantilly, et plus grand cent fois que ses deux rivaux n'étaient sur le trône ? Il y a mis à ses pieds ses passions dont les autres ont été esclaves jusques au dernier moment de leur vie. » Il faut lire le témoignage des deux prêtres qui l'ont assisté, le Père Deschamps, jésuite, un de ses anciens condisciples du collège de Bourges, et le Père Bergier : « Il fut dans ces circonstances ce qu'il avait été toute sa vie, infiniment au-dessus des autres hommes ». Il faut lire surtout la deuxième partie de l'oraison funèbre de Bossuet : le XVII<sup>e</sup> siècle fut vraiment « le grand siècle des âmes ».

\*

Une autre évolution conduit au dernier point : de la littérature précieuse et frivole de l'hôtel de Rambouillet, où brille le jeune duc d'Enghien, à l'avènement de la notion moderne de culture. À Chantilly, sous l'impulsion du Prince, lui-même d'une curiosité encyclopédique, avec prédilection pour la botanique, on voit poindre l'aube des Lumières. Le Catalogue rend bien cela. On y voit un homme qui a suivi le goût du siècle, mais en ce qu'il avait de meilleur. Ce n'est donc pas hasard si Condé, à s'en tenir à la seule

littérature, est partout, et là encore reflète son temps en tous ses éclats, en tous ses contrastes, surtout en tous ses extrêmes.

Il occupe grande place chez les mémorialistes, Retz, Bussy-Rabutin, La Rochefoucauld, Saint-Simon, Mme de Motteville, Pierre Lénét et d'autres moins connus, par dizaines. À son retour de Nordlingen (1646), abattu comme souvent par de violentes fièvres, Voiture l'accueille par une épître dont le ton enjoué n'exclut pas une assez grave méditation sur les deux visages de la mort, sur le champ de bataille et dans son lit. L'année suivante, Corneille lui dédie *Rodogune* en deux pages dithyrambiques – c'est la loi du genre – mais sincères. Plus tard Molière fait de même pour *Amphitryon* avec une épître dédicatoire pleine de reconnaissance pour l'appui que lui a apporté le Prince dans son long combat contre l'interdiction de *Tartuffe*. Et quand la pièce est imprimée, la Préface s'achève sur un mot du Prince en réponse à une question du Roi d'une belle lucidité. Boileau met le Prince en bonne place dans son épître sur *Le Passage du Rhin*

*Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,  
Force les escadrons, et gagne les batailles...*

Racine le compte parmi ses protecteurs, lors de la querelle de *Phèdre*, et admirateurs les plus fidèles. Et encore La Bruyère dans ses *Caractères*. Bossuet l'avait recommandé au Prince comme précepteur de son petit-fils. Il vécut donc à Chantilly et put observer celui dont il fait le portrait posthume sous le nom d'*Aemile* dans le chapitre II *Du mérite personnel*.

Mais le « suivi » du Prince, si l'on peut dire, c'est à Mme de Sévigné qu'il faut le demander. Elle assure à sa fille, la comtesse de Grignan, et aussi à son cousin Bussy, la chronique des faits et gestes de M. le Prince, du moindre détail aux plus grands événements, comme la réception du Roi à Chantilly, qui coûta la vie à Vatel, *burn out* dans notre langue. Mais la fête continua : « On dîna très bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse. Tout était parfumé de jonquilles, tout était enchanté. »

Autre exemple moins connu. Qui n'a une fois lu « la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse » etc. (suivent quinze autres superlatifs), qui est le mariage de la Grande Mademoiselle avec Lauzun (15 décembre 1670). Eh bien cette lettre célèbre trouve un écho inattendu dix ans plus tard à l'occasion d'un autre mariage (17 janvier 1680), celui de Mlle de Blois, fille de Louise de La Vallière, alors carmélite, avec le Prince de Conti, neveu du Grand Condé. C'est une nouvelle, mais qui en cache une autre.

*Cependant je vous dirai une nouvelle, la plus grande et la plus extraordinaire que vous puissiez apprendre : c'est que Monsieur le Prince fit faire hier sa barbe. Il était rasé. Ce n'est point une illusion, ni de ces choses qu'on dit en l'air ; c'est une vérité. Toute la cour en fut témoin, et Mme de Langeron, prenant son temps qu'il avait les pattes croisées comme le lion, lui fit mettre un justaucorps avec des boutonnières de diamants. Un valet de chambre, abusant aussi de sa patience, le frisa, lui mit de la poudre, et le réduisit enfin à être l'homme de la cour de la meilleure mine, et une tête qui effaçait toutes les perruques. Voilà le prodige de la nocé.*

Drôle et charmant. Mais l'évènement laisse entendre qu'à l'ordinaire le Prince était plus que négligé. Ajoutons qu'il n'était pas beau. Laid ? Ceux qui ne l'aimaient pas l'ont dit. Visage étiré, osseux, décharné, comme creusé au scalpel, front fuyant, entre des pommettes saillantes le tranchant du fameux nez Bourbon, visage de fauve ou de rapace, un bonheur pour les bustes et les médailles de Coysevox. Mais que, d'intelligence ou de colère, s'allument et flamboient ses yeux bleu glacier, beau et laid n'ont plus de sens : c'est la poudre, c'est la foudre – c'est la race.

\*

« Le grand siècle, messieurs, je veux dire le XVIII<sup>e</sup>... » On connaît ce mot de Michelet, ouvrant son cours au Collège de France. Voltaire

lui avait répliqué un siècle plus tôt dans son *Siècle de Louis XIV*. Il n'aimait certes pas les héros « saccageurs de provinces ». Mais Condé le subjuguait.

*J'ai connu un ancien domestique de la maison de Condé, qui disait que le Grand Condé, à l'âge de vingt ans, étant à la première représentation de Cinna, versa des larmes à ces paroles d'Auguste :*

Je suis maître de moi comme de l'univers :  
Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !  
Conservez à jamais ma dernière victoire.  
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux  
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous !  
- Soyons amis, Cinna ; c'est moi qui t'en convie.

*C'étaient là des larmes de héros. Le grand Corneille faisant pleurer le grand Condé d'admiration est une époque bien célèbre dans l'histoire de l'esprit humain.*

Mais que pèse un héros devant la mort ? Faut-il demander la réponse aux vers que Saint-Évremond, un fidèle de Condé, écrivit *Sur la mort de M. le Prince et sur son catafalque* (grandiose allégorie funèbre en l'église Notre-Dame de Paris, conçue par le très savant jésuite lyonnais Claude-François Ménéstrier, devant laquelle prêcha Bossuet) :

*Que vous servent, Condé, ces Tableaux de batailles,  
Que vous sert ce pompeux Orgueil  
De Pavillons et de Murailles ?  
Ce chef-d'œuvre nouveau de tristesse et de deuil,  
Tout ce grand art de Funérailles,  
Condé, que vous sert-il dans le fond du Cercueil ?*

Malherbe avait tenu le même langage dans sa *Paraphrase du Psaume CXLV* (1627) :

*Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière  
Que cette majesté si pompeuse et si fière,  
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;  
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes  
hautaines  
Font encore les vaines,  
Ils sont mangés des vers.*

Dans son Oraison funèbre, prononcée à la demande de Louis XIV, Bossuet ne leur donne pas tort.

*Venez, peuples, venez maintenant ; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage : venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant ; et rien enfin ne manque en tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros.*

Mais quand c'est au tour de l'orateur sacré de « venir » en dernier personnage du long cortège qu'il a convoqué, il est porteur d'un autre message.

*Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô Prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire ; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface ; vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : Et haec est victoria quae vincit mundum, fides nostra, la véritable victoire, celle qui met*



sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. *Jouissez, Prince, de cette victoire, jouissez-  
éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice.  
Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous  
fut connue. Vous mettez fin à tous ces discours.  
Au lieu de déplorer la mort des autres, Grand  
Prince, dorénavant je veux apprendre de vous à  
rendre la mienne sainte : heureux si, averti par  
ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de  
mon administration, je réserve au troupeau que je  
dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix  
qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.*

S'il est une page digne de cette élévation, toute frémissante de l'amitié et de l'admiration que l'évêque de Meaux portait au Prince, c'est au Chateaubriand du *Génie du christianisme* qu'il faut la demander. Il confie qu'il estimait cette oraison surfaite, comme nous disons, « trop louée ».

*Mais quand nous avons lu ce discours avec  
attention ; quand nous avons vu l'orateur  
emboucher la trompette épique pendant une moitié  
de son récit, et donner, comme en se jouant, un  
chant d'Homère ; quand, se retirant à Chantilly  
avec Achille en repos, il rentre dans le ton  
évangélique, et retrouve les grandes pensées, les vues  
chrétiennes qui remplissent les premières oraisons  
funèbres ; lorsque, après avoir mis Condé au  
cercueil, il appelle les peuples, les princes, les prélats,  
les guerriers au catafalque du héros ; lorsque, enfin,  
s'avançant lui-même avec ses cheveux blancs, il fait  
entendre les accents du cygne, montre Bossuet un  
pied dans la tombe, et le siècle de Louis, dont il a  
l'air de faire les funérailles, prêt à s'abîmer dans  
l'éternité, à ce dernier effort de l'éloquence humaine,  
les larmes d'admiration ont coulé de nos yeux, et le  
livre est tombé de nos mains.*



« Réception du Grand Condé à Versailles » de Jean-Léon Gérôme